



La maison provençale de la seconde partie de *La Femme Nue*, vrai cadre d'enchantement et de paix où vient chercher des inspirations le peintre Rouchard (Maurice de Canonge). A droite, Bernier (Petrovich)

DÉCORS ET EXTÉRIEURS

La Femme Nue est un film richement meublé.

Léonce Perret et son décorateur Jaquelux ont très adroitement exploité l'opposition fondamentale du sujet entre les intérieurs pauvres de la première partie et les somptueuses ambiances de la seconde.

Au début nous sommes à Montmartre, chez les rapins. Cela nous vaut un très modeste atelier, celui de Bernier pauvre, et un autre studio à demi bourgeois, celui de Rouchard. Rien de bien particulier, si ce n'est une scrupuleuse vraisemblance et un pittoresque assagi. Et c'est parfait ainsi.

L'ascension vraiment miraculeuse de Bernier nous mène à la Côte d'Azur. Voici l'inévitable Negresco, à Nice et la villa Splendide de la princesse de Chabrant.

Jaquelux a combiné ses intérieurs riches de manière à faire jouer la lumière sans nuire aux personnages.

Le grand salon de la villa nous parut un peu lourd, mais l'effet décoratif avec son énorme rideau, ce rideau — une trouvaille — est assez heureux.

Le petit salon, fermé par l'admirable grille de fer forgé de Kiss, est le décor le plus réussi. Le maître ferronnier y a la plus grande part.

Mais pourquoi, disposant d'un tel élément décoratif, a-t-on accumulé devant la grille des accessoires très secondaires qui la masquent presque complètement ?

On voudrait aussi un peu plus de champ.

Mais ce ne sont là que des détails légers et le décor garde tout son agrément visuel.

Les extérieurs sont délicieusement choisis et nous reconnaissons là le flair très entraîné de Perret.

Deux cadres dominant tous les autres : l'un est cette étonnante terrasse toute de fleurs blanches et de blanches colombes parée, suspendue sur Paris, dans l'ombre blanche du Sacré-Cœur.

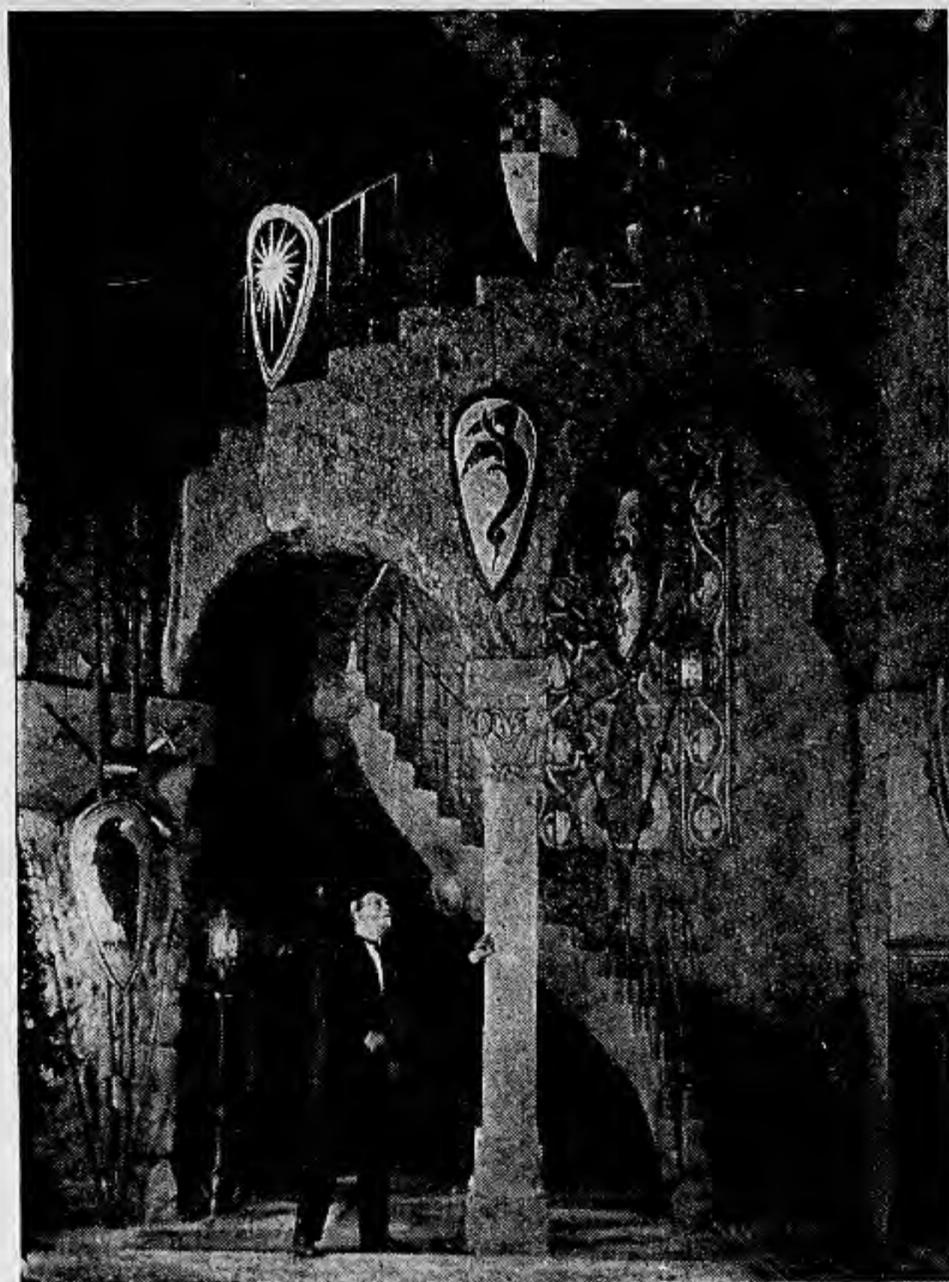
Charmant motif de paysage que Perret a orchestré en bon compositeur d'images.

L'autre cadre est constitué par cette maison de rêve, de lumière et de poésie que l'heureux Rouchard possède quelque part en Provence. Avoir une telle demeure sous le ciel léger, dans le chaud soleil, et faire des croûtes der-

rière les vitres blafardes d'un atelier montmartrois ! A quoi pense donc le paradoxal Rouchard ? Et combien nous approuvons son exode final !

Quelques coins discrets, trop peut-être, mais toujours bien choisis, de la Côte d'Azur, nous aident à oublier les maléfices de la princesse de Chabrant. La fête de nuit et le feu d'artifice du Negresco sont traités avec art : de tels tableaux pour être traditionnels n'en parent pas moins un film. N'est-ce pas comme un juste hommage rendu par le metteur en scène à la science de son opérateur ?

Nous notons d'ailleurs avec plaisir ce juste retour de *La Femme Nue* vers une conception plus paysagiste du film. Le cinéma moderne oublie trop souvent la nature.



Un décor médiéval et héraldique

L'INTERPRÉTATION

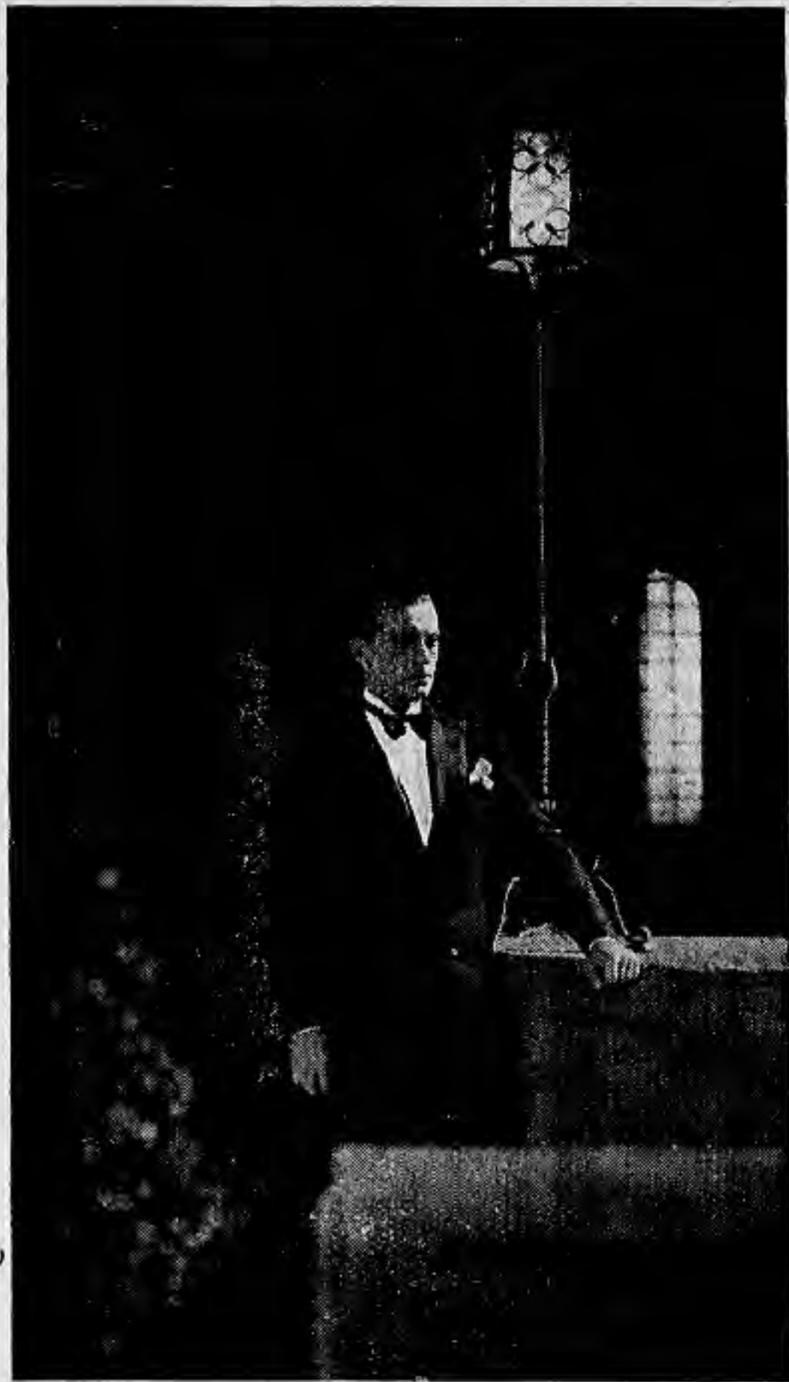
La Femme Nue est un film à trois personnages, les deux amants et la rivale, deux jeunes premiers sympathiques et une grande aventurière, la « vamp » redoutable.

Si l'on tient compte de ces déterminations très précises de caractères, il faut reconnaître que Léonce Perret a parfaitement composé son trio.

Les deux figures sympathiques sont personnifiées par Petrovich et Louise Lagrange.

Petrovich, nous le connaissons surtout par cette admirable réalisation du rôle du capitaine Domèvre dans *La Châtelaine du Liban* où il nous donna l'impression d'un tragédien puissant et subtil.

Dans *Le Femme Nue*, il donna au portrait du peintre Bernier si magistralement brossé par Léonce Perret un relief et un accent extraordinaires. Petrovich ne semble pas rebuté par l'ingratitude du rôle.



Petrovich dans un extérieur habilement truqué selon la meilleure méthode américaine

Etre inconstant et inconsistant, ce Bernier qui, au fond, ne mérite guère son invraisemblable fortune (vendre des tableaux 75.000 francs quand on est encore complètement ignoré est une chance qu'on ne voit qu'au cinéma !) ce Bernier ingrat et cruel envers la femme qui l'aime et qui l'a fait ce qu'il est, bête et lâche avec la femme qui en dispose à sa fantaisie, ce jeune rapin médaillé du salon et locataire du parc Monceau était terriblement difficile à rendre supportable. Petrovich s'est tiré de ce mauvais pas en grand artiste. Il déploie tant de talent et de persuasion que nous n'osons pas condamner le personnage. Nous le plaignons, nous souffrons de sa souffrance et nous nous réjouissons avec lui de la fin heureuse, très américaine, que Bataille n'avait pas prévue.

Louise Lagrange est charmante. C'est le mot qui était sur toutes les lèvres à la présentation des Champs-Élysées. Elle est charmante, agréable à voir, sympathique à l'œil. Elle n'est pas l'inspiratrice qu'on pouvait désirer pour la symbolisation vivante de *La Femme Nue*, mais elle reste l'animatrice, le boute-en-train d'un modeste atelier montmartrois et pour le film c'est l'essentiel. Sa grâce primesautière et un peu fluette, son esprit qui s'amuse de tout, dominant la destinée contraire et forcent la chance.

Dans la seconde partie Louise Lagrange, moins désignée pour la tragédie que pour la comédie sentimentale, eut cependant des accents désespérés pour clamer son amour et essayer de le sauver des griffes rivales. Elle fut émouvante avec conscience et sincérité.

Le rôle de la princesse de Chabrant, énigmatique et trouble personnage sentant la grande aventure et l'escroquerie, est tenu avec autorité par Nita Naldi. L'artiste a d'excellentes choses surtout dans l'attitude et le jeu immobile. Le gros plan dans la voiture fleurie au corso de Nice a une jolie suavité. Mais dans le mouvement, et prise sous certains angles défectueux, Nita Naldi a semblé lourde et un peu vulgaire. Il est vrai que le rôle est volontairement antipathique, ce qui doit toujours nous inciter à l'indulgence.

Deux personnages secondaires évoluent dans le sillage du peintre Bernier, de sa femme Lolette et de la rivale. L'un, le prince de Chabrant, n'est qu'une silhouette, mais dessinée avec un relief saisissant, par le grand artiste qu'est André Nox. L'autre, le rapin Rouchard, amoureux sincère et sacrifié de Lolette, est tenu avec une belle conviction par Maurice de Canonge. Rôle très ingrat — il n'y a rien de plus difficile à l'écran comme à la scène que de jouer les amants malheureux — et il faut féliciter de Canonge d'avoir réalisé son modeste personnage avec simplicité et émotion.

Signalons pour terminer la silhouette très pittoresque de Rudeaux dans le rôle du notaire.

fices, une grande fête mondaine ou demi-mondaine, c'est pour lui prétexte à tableaux vifs et colorés, à larges fresques mouvantes. Il s'y plait et nous y attache. C'est son goût et c'est le nôtre par persuasion. Et nous nous amusons de ces spectacles de music-halls comme des enfants d'un beau livre d'images.

●

Nous touchons là d'ailleurs à la plus sérieuse qualité du talent de Léonce Perret et au plus haut mérite de *La Femme Nue* : la technique.

La Femme Nue est un vrai film de technicien épris de son métier, subordonnant tout au désir de bien faire, de nous étonner, de nous plaire.

Ce qu'il faut admirer sans réserves c'est l'extrême habileté avec laquelle le réalisateur a composé ses scènes ou plutôt ses « tableaux ». Est-ce influence du sujet et du milieu ? Perret a vu en peintre et plus préoccupé, semble-t-il, de l'ordonnance des fresques que du mouvement de l'action, il nous offre un véritable film d'illustration qui vaut surtout par l'image.

La Femme Nue est un film qui tout en étant très sage et susceptible d'être compris de l'univers entier, est admirablement fait, du moins dans ses diverses parties, car certains enchaînements rythmiques ont paru manquer.

Virtuose de l'image, Perret a brossé des tableaux qui pourraient eux aussi revendiquer la médaille d'honneur du salon tant ils sont bien faits, ressemblants, exempts de fantaisie, dégagés de tout exclusivisme individuel et de tout esthétisme outrancier.

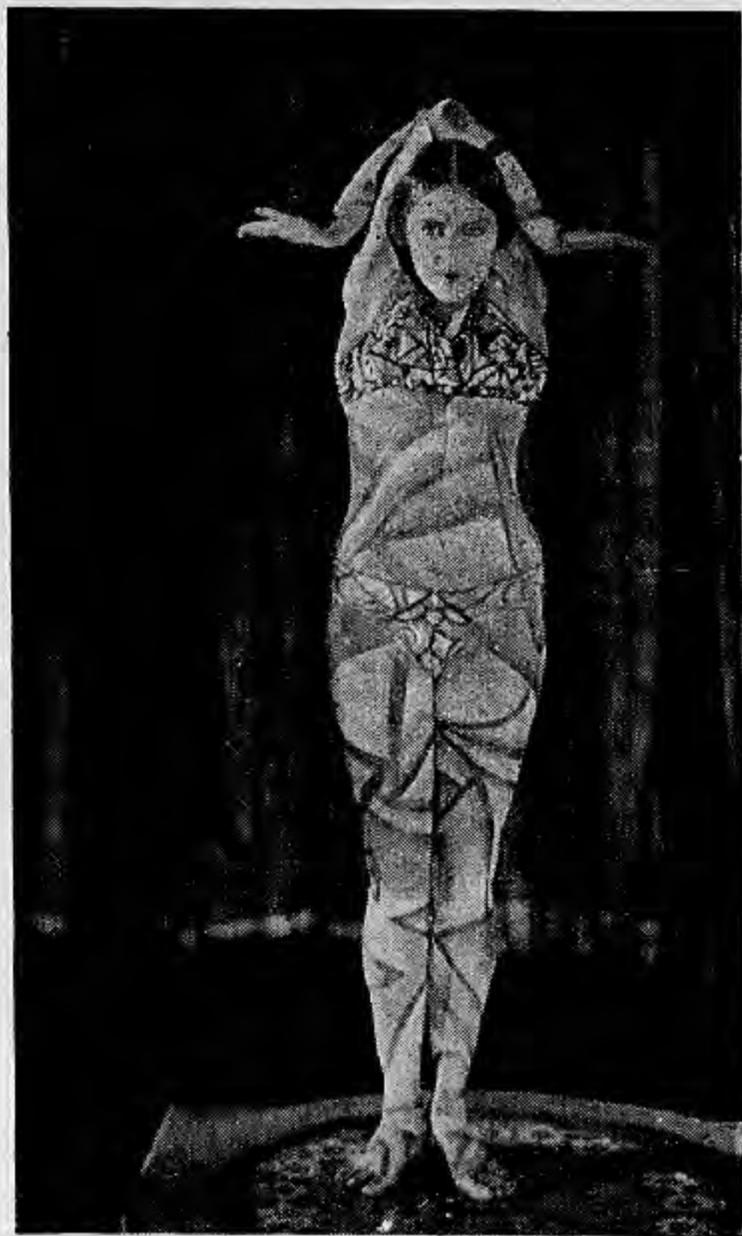
Technicien et photographe — on sait avec quel soin, avec quelle conscience honnête Perret règle lui-même ses éclairages — l'auteur de *Kænigsmark* et de *Madame Sans-Gêne* est un des meilleurs magiciens de la lumière que nous possédons. A ce point de vue un peu particulier *La Femme Nue* peut être considéré comme un des meilleurs films du moment. Intérieurs et extérieurs sont traités avec la même suavité photographique où se reconnaît la maîtrise des opérateurs Raymond Agnel, Gaveau et Colas, mais où s'affirme aussi ce sens de la lumière qui fait les grands metteurs en scène.

●

Quelle est la place de *La Femme Nue* dans l'ensemble de la production française ? Peut-être aurions-nous voulu classer le nouveau film de Perret dans le genre psychologique auquel le destinait au premier abord le caractère même de l'œuvre de Bataille. Mais volontairement dévié de sa destination primitive le film traité en tableaux et non en drame s'apparente assez aisément à ce genre pittoresque et roma-

nesque que Perret a contribué à créer avec *Kænigsmark*. *La Femme Nue*, malgré son titre et les intentions de son auteur, reste un film à grand spectacle. Il a tout pour plaire, pour flatter le public moyen, qui ne demande pas au cinéma un aliment spirituel mais un passe-temps agréable. Et si, dans cet ordre d'idées très terrestre, nous reconnaissons au nouveau film de Léonce Perret les qualités solides qui assurent le succès, nous l'aurons en même temps libéré de toutes les fausses interprétations de psychologie, de métaphysique ou de morale auxquelles prétend le théâtre de Bataille. Un film agréable et largement applaudi vaut bien le risque d'une petite simplification de caractère. Félicitons Perret de l'avoir couru et d'y avoir réussi.

Edmond EPARDAUD.



Une danseuse au cours de la fête donnée par la princesse de Chabrant (Nita Naldi) dans sa villa de Nice